

Les hommes, longtemps silencieux, observèrent le couple qui s'éloignait puis Mathet questionna :

— Merde, alors : c'est un écrivain, le sergent-chef ?

— Et assez connu ! répondit le capitaine, pas mécontent de montrer qu'il était au courant.

— Tu le savais, toi ? demanda Alamichel, un peu rudement, à Chevtchenko.

— Oui.

— Et tu pouvais pas le dire ?

— Te dire quoi, Ducon ? Que le sergent est écrivain ? Ça l'empêche pas de claper dans sa gamelle avec nous et de se coller derrière son canon, alors qu'est-ce que ça peut bien te foutre ?

— Ah ! tout de même, vois-tu, je me sens un peu blousé. J'aurais su qu'il écrivait des livres... ça n'aurait rien changé mais je l'aurais pas regardé pareil.

Lengrand, qui suivait le couple du regard, dit rêveusement :

— C'est égal, elle est rien chouette, cette gonzesse. Belles jambes, jolie taille, du monde à l'avant-scène et un petit cul bien rond à faire

sauter les boutons de braguette. Ah ! et puis moi, j'aime les blondes !

— C'est peut-être pas réciproque ! rétorqua Chevtchenko.

Le capitaine regardait d'un air songeur le couple qui avançait dans la grande rue de Chessy-sur-Loire.

Il ne ressentait aucune jalousie. Au contraire, une étrange fierté. Il s'imaginait même facilitant les choses pour Dragance avec son « petit béguin », lui rendant service.

Qui sait si de tout cela ne naîtrait pas un roman, une œuvre littéraire où il aurait sa part, certes modeste ! Et puis il éprouvait une grande reconnaissance envers le sergent-chef qui, devant les hommes, cessait le tutoiement et lui donnait du « mon capitaine ».

C'était gentil. Et intelligent car les autres n'auraient pas compris l'absence de toute discipline.

Alamichel soupira :

— Il a tout de même du pot, Dragance.

Se souvenant qu'il fréquentait parfois la haute bourgeoisie qui achetait ses tableaux, et qu'il avait derrière lui une vie mondaine, Chevtchenko sourit dans l'ombre et répondit d'un ton léger :

— Mais non, mais non : notre excellent ami est très « flirt ».



— Je suis une de vos lectrices, monsieur Dragance.

— Eh bien, vous ne manquez pas de courage.

Tels avaient été leurs premiers mots. Mais pas leur premier regard. Dragance s'était senti possédé, englouti par ces grands yeux verts et, surpris, il avait jeté sur la jeune femme un regard qui traduisait un réel désarroi. Il ne voulait appartenir à personne, et certainement pas en ce moment où sa vie tenait à si peu de chose et où il pouvait dresser un bilan.

Il ressentait un indéniable contentement à considérer le cours de son existence. Mis à part la guerre, la première, qui précipita l'adieu à sa jeunesse, les événements lui furent doux et les gens agréables. La notoriété à trente-deux ans avec son premier roman. Une longue carrière littéraire sans un éclatant succès public mais avec l'estime de ses pairs. Un carré de fidèles lecteurs, une œuvre construite comme il l'entendait sans autre souci que sa propre exigence... enfin, ce qu'il faut de petites persécutions du fait des jaloux et de son orientation politique.

Des jolies femmes. Un train de vie des plus corrects. Une maison avec un petit jardin à Montparnasse, une autre sur la Côte d'Azur. Des amis peintres, journalistes et écrivains. D'autres amitiés à la S.F.I.O.¹ et dans la Maçonnerie. La guerre d'Espagne à un âge où les volontaires

1. Voir note, page 25.

internationaux se font rares. Et même l'achat, début 39, d'une petite Peugeot 301 noire.

Quelques ratés.

Cette guerre, à laquelle il aurait préféré participer en observateur, en témoin désengagé d'une société en déliquescence : état d'esprit rendu impossible en raison de la qualité, ou plutôt du manque de qualité, de l'ennemi nazi.

Une adorable Dolorès, en Espagne, qu'il n'avait pu faire rapatrier, sa blessure et la désorganisation du front l'empêchant de contacter ses puissantes relations. Où se trouvait-elle, à présent ?

Son chien, mort de vieillesse dans ses bras et qu'il ne remplaça pas par crainte de souffrir à nouveau – mais il ne pouvait vivre sans un chien à ses côtés.

— Puis-je vous demander votre nom ?

Toujours ce regard féminin qui se fichait dans le sien pour y chercher son âme.

— Sylvie Thorn. Née Wowrzynetskowsky.

Il sourit.

— Vous venez donc de m'apprendre que vous êtes d'origine polonaise. Et mariée. Craignez-vous donc quelque chose, et par exemple que je me montre entreprenant avec une de mes lectrices ?

Elle ne le quittait toujours pas des yeux.

— Je ne le crains pas, je l'espère. Je ne suis pas une femme heureuse. Je ne l'ai jamais été

sauf chez mes parents. Ou en lisant vos merveilleux romans.

Dragance fut stupéfait. Elle cessa de le regarder et reprit, avec difficulté :

— J'ai trente-cinq ans. Je n'ai rien connu. Vous m'avez fait rêver, mais vous étiez si loin, si parisien... Et j'apprends que vous êtes ici, et je vous rencontre sous cet affreux uniforme, gardant notre pont. Et je sais que demain vous partirez vers le sud, la Méditerranée, les jolies femmes et jamais, jamais plus vous ne reviendrez à Chessy-sur-Loire. Je suis désolée à l'idée de ce que vous pensez de moi mais je sais bien que, si je ne vous avais pas dit tout cela, je me le serais reproché ma vie entière... Quand le maire a parlé des soldats du pont et de cet écrivain, Henri Dragance, j'ai cru que j'allais courir vers vous à perdre haleine...

Ils se regardèrent avec gravité. Puis il la prit dans ses bras. Elle l'embrassa avec une telle fougue qu'il ne sut plus, un instant, s'il n'était pas revenu à l'âge doré, et parfois si amer, de l'adolescence.

Très vite, elle lui prit la main et l'entraîna devant une maison. Elle murmura :

— Ils sont partis il y a deux jours.

Dragance regretta de ne pas avoir emporté sa baïonnette pour forcer la serrure en douceur.

Il recula et ouvrit la porte d'un violent coup de pied dont le bruit se perdit dans celui, lointain, des tirs d'artillerie lourde.

Bientôt ils furent dans une chambre, se déshabillant sans se quitter des yeux et Dragance en fut surpris. Gestes identiques, précis et mécaniques.

Nue, elle courut se blottir contre lui et, prenant le visage du sergent-chef dans ses mains, elle le couvrit de baisers en disant :

— Oh ! je t'aime !... Je t'aime !... Je suis folle !

Dragance fut désolé de penser avec distanciation en un tel instant : « J'adore les femmes qui dans un grand élan se pendent à votre cou et vous couvrent de baisers en disant : "Oh ! je t'aime !... Je t'aime !... Je suis folle !" »

Il remarqua encore que les femmes vont toujours plus loin que les hommes dans la passion et la déraison mais il amenda aussitôt ce jugement : les femmes vont vite et droit au but lorsqu'elles pensent aimer et si elles agissent ainsi, avec cette gravité dans le désir, cette façon presque brutale de se donner, c'est parce que précisément elles attendent d'aimer pendant des années, parfois toute une vie.

« Tout ou rien, comme c'est beau ! » songea-t-il, très ému.

Puis il s'appliqua à aimer M^{me} Thorn avec toute l'attention, la tendresse et la passion qu'elle méritait.



Le colonel Valadon, casqué, impeccablement sanglé dans son uniforme, ceinturon et baudrier astiqués, observait la nuit étoilée. La canonnade se rapprochait encore et les lueurs rouges du front illuminaient l'horizon.

— Demain, ils seront là.

Ses hommes dormaient sur les talus ou à l'orée de la forêt qui bordait la route de part et d'autre de celle-ci.

De vigilantes sentinelles, baïonnette au canon, présentaient les armes sur son passage et, une fois encore, Valadon admira profondément ses soldats. Sur la route elle-même, transformée en fossé antichars, ses tirailleurs avaient bien travaillé. On pouvait encore passer par les côtés, sur les bermes, mais plus pour longtemps : le colonel avait son idée sur la question.

Était-ce la fin dernière des empires, fussent-ils coloniaux, d'être défendus, à l'instant ultime, par les peuples qu'ils ont opprimés ?

Le colonel tressaillit : « opprimé », d'où lui venait ce mot ? Quelques jours plus tôt, et sans la moindre hésitation, il eût employé le mot « civilisé ».

— Une crise d'âme, sans doute. Malheureuse, étant donné les circonstances ! maugréa-t-il.

— Les crises d'âme prouvent au moins l'existence d'une âme, mon colonel !

Valadon se retourna vivement et découvrit le sergent Toko Samboura qui s'était approché

sans le moindre bruit. « Une panthère », songea le colonel.

Pris de court, il répliqua :

— Vous croyez en Dieu, sergent ?

— Non, mon colonel, mais je crois en l'âme.

Le colonel se détourna. Eh bien non, ce n'était pas là « les enfants » qu'on lui avait annoncés le jour où il avait pris le commandement du R.T.S.

Il chercha à se donner une contenance.

— Parlez franchement, sergent. Cette guerre est mal engagée, n'est-ce pas ?

— Elle est perdue, mon colonel. Et vous le savez vous aussi.

— Alors je suppose que je n'ai pas le droit... moral de vous demander de mourir ?

La voix d'ordinaire si posée du sergent Samboura devint sifflante :

— Au contraire, mon colonel. Des noms, des milliers de noms dans vos cimetières militaires. Et le mien avec. Mais tous ces noms pèseront lourd un jour, et chaque litre de sang. Voilà ce que j'espère.

— Présenter la facture !

— Présenter une comptabilité sans failles !

Une immense lueur éclaira le front. Sans doute l'explosion d'un dépôt de munitions touché de plein fouet par l'artillerie.

— Et pour vous, mon colonel ? Vous attendrez le retour d'un roi ? demanda Samboura d'une voix radoucie.

Le colonel sembla surpris :

— Vous savez cela aussi ?...

— Vous n'en faites pas mystère.

Valadon réfléchit.

— Un roi n'y aurait rien changé. La guerre a évolué, pas le corps des officiers supérieurs.

— Mais mon colonel, quand ils seront partout, occupant chaque pouce de la France, que ferez-vous ?

Valadon haussa les épaules.

— Chercher une contenance. S'assumer en vaincu, donc, savoir se donner un air hautain, sarcastique et méprisant : comment faire autrement ?

— Ceux-là, les Allemands, ne sont pas des gentilshommes, mon colonel.

Valadon lui fit face et se retint de poser sa main sur l'épaule de l'Africain.

— Mais vous, vous en êtes un, Samboura !...
Bonsoir.

Il s'éloigna et Samboura remarqua que sa silhouette s'était voûtée.